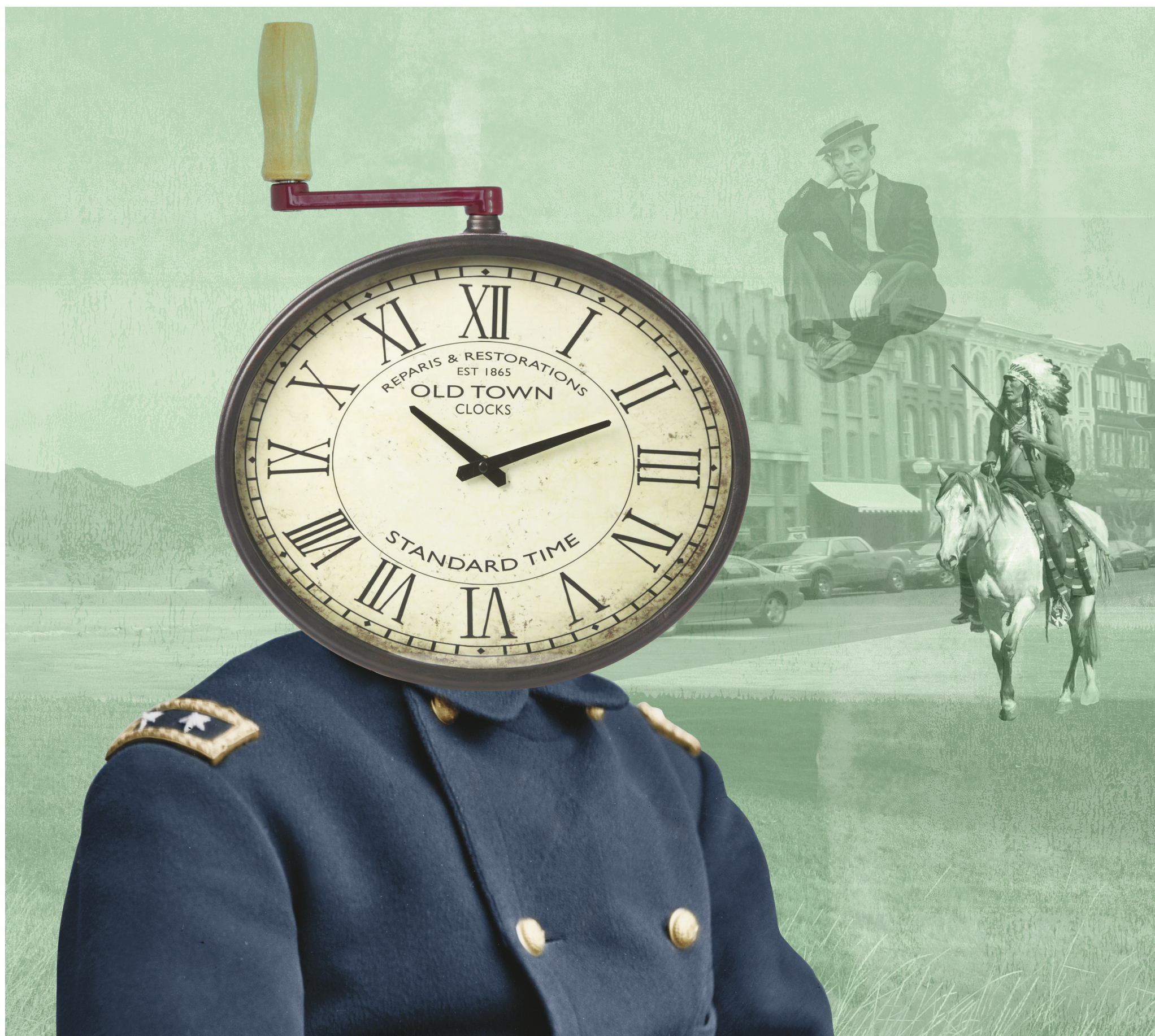


# LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 2015



COLLAGE CHRISTIAN TIFFET

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Daniel Grenier: la Conquête de l'Amérique

CHRISTIAN DESMEULES

**D**e Chattanooga à Sainte-Anne-des-Monts, de Montréal à Philadelphie et New York, de la Conquête anglaise jusqu'à la guerre civile américaine en passant par la rébellion des Patriotes, *L'année la plus longue*, le premier roman de Daniel Grenier, prend l'Amérique du Nord à bras-le-corps.

Obsédé par l'un de ses ancêtres, Albert Langlois débarque au début des années 1980 dans une petite ville du fond du Tennessee sur les traces d'un certain Aimé, alias William Van Ness, alias Kenneth B. Simons. Une sorte de fantôme fuyant qui serait né le 29 février 1760 à Québec, atteint d'un mystérieux « ra-

lentissement métabolique », leaper qui ne prend qu'une année tous les quatre ans, l'homme aurait à la fois 56 ans et 226 ans.

Contrebandidier d'alcool durant la prohibition, soldat, inventeur, rentier ou amoureux transi, il verra passer trois fois la comète de Halley, foulera les champs de bataille et connaîtra une longue vie faite « de digressions et d'épisodes tronqués ».

Un roman ambitieux, une épopée à l'écriture dense et maîtrisée, à la fois large et intime, faite d'action et de fine psychologie. Un tour de force qui nous fait traverser les époques et les frontières et n'hésite pas à flirter avec le fantastique.

**L'homme bissextil**

« Je suis un écrivain de premières phrases, reconnaît en riant

Daniel Grenier, rencontré chez lui à Québec. *J'écris une phrase, et puis ça déboule.* » En écrivant la première phrase de ce gros roman (« *Trois années sur quatre, Thomas Langlois n'existait pas.* »), il ne pouvait qu'en faire une histoire qui tournerait autour du 29 février.

« Mais il y a aussi toute cette idée, fondatrice dans l'imaginaire du roman, qui est de jouer avec ce que j'appelle le principe d'influence. Il n'y a pas d'écrivain dans le livre, pas de commentaire sur la littérature de façon explicite. Mais il y a un commentaire sur l'art du roman qui est un peu partout dans le livre. »

Ainsi, confie-t-il, l'écrivain américain Stephen Crane est en quelque sorte le point de départ

du roman. Auteur en 1895 de *La Conquête du courage* (*The Red Badge of Courage*), un roman sur la guerre civile américaine vue à travers les yeux d'un jeune soldat, Crane, mort de la tuberculose à 28 ans, est aujourd'hui reconnu comme l'un des écrivains les plus novateurs de sa génération, dont l'influence a été notamment déterminante pour Ernest Hemingway.

« J'ai eu l'idée d'un personnage qui deviendrait lui-même, de façon un peu retorse, l'influence d'un écrivain qui m'a influencé profondément dans ma démarche de lecteur et d'écrivain. Quand je lis *La Conquête du courage*, moi, ça me parle beaucoup », reconnaît Daniel Grenier, qui a ainsi eu

l'idée de créer un personnage qui viendrait donner à Crane la matière de son livre. Une façon de payer ses dettes de lecteur et de faire tourner la grande roue de la littérature.

**Mourir n'est pas américain**

Né à Brossard en 1980, diplômé de l'Université du Québec à Montréal, Daniel Grenier a fait sa maîtrise sur le mythe du « grand roman américain » avant de consacrer son doctorat aux figures du romancier dans la fiction américaine des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Si *L'année la plus longue* est son premier roman, on en voyait déjà les germes dans certaines des nouvelles de *Malgré tout on rit à Saint-Henri* (Le Quartanier, 2012), un fort recueil

VOIR PAGE F 2 : AMÉRIQUE



**Christine Angot,**  
la proie qui se libère  
Page F 4



**L'écrivain et l'argent:**  
une série signée Hamelin  
Page F 5

## LIVRES

POÉSIE

Les soleils noirs  
de Louise Bouchard

HUGUES CORRIVEAU

Dans la mythologie grecque, Phaéon est mort d'avoir mal conduit le char du dieu Soleil, son père. Dans *Personne et le soleil*, l'auteure s'approche de la lumière, mue par l'obscur désir d'éclairer le sens même de la mort. Là s'amorce un dialogue entre les mondes ancien et présent, s'ouvre une enquête captivante autour du vivant précaire. Écrite dans une langue qu'on pourrait qualifier de noble, cette poésie ne renonce jamais à une immense culture.

Mais l'obscurité est proche, tout de même; quand on approche du point froid de l'univers, le risque d'y sombrer est toujours imminent. Heureusement, il y a, tout près, Constance Chlore ou la Princesse au petit pois, Auguste, Tibère ou Ptolémée, tout mérite à qui ne sait plus où elle est, qui questionne: «*Quelqu'un boit la nuit d'encre / Où sont les soleils / Les neiges / Où creuser?*» Confrontée à l'image d'Icare attiré par le soleil au risque d'être incendié, à celle d'Orphée qui cherche, au risque de la perdre, l'âme d'Eurydice aux Enfers, à celle d'Ariane qui permet à Thésée de ressortir du labyrinthe, la poète fait face au noir de la terre et du meurtre, à l'insoluble fatalité de la terreur: «*Sans autre passion que l'angoisse / Avec ce pitoyable effort / Tenir.*» Tenir parole, tenir le fort, tenir bon. *Cap au pire*, peut-être, dirait Beckett. Tenir la barre: «*Il faut s'outrepasser.*»

## Petite flamme

Cette poésie s'écrit dans le manque d'air, la peur de l'étouffement. Pour Louise Bouchard, la parole poétique convoque la survie même de l'être humain. C'est une bouée pour que se contracte l'angoisse, pour que se donne à voir le possible envoûtement de l'avenir, contre toute at-

tente, ou à cause de ce qui sourd derrière le malheur.

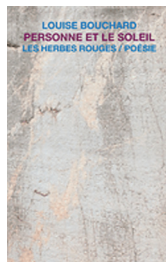
Mais elle persiste, et résiste, et veut que sa langue tienne parole. Après l'obstination restera à la poète le témoignage gravé dans l'âme de l'être qui fut aimé. Elle dira n'avoir plus en elle que: «*Des langues / Du monde apaisé / Au prix de l'immense effort / De l'amour / Qui nous est resté de toi.*» Il faut lire ses dialogues intitulés *Parle de l'amour avec moi, vérité* pour se convaincre de ce tremblement inquiet qui la projette tantôt dans le souvenir le moins heureux, tantôt dans les abîmes qui ouvrent des étangs glauques.

Il faut reconnaître cette part d'acharnement à la lucidité chez Louise Bouchard, et une non moins grande volonté de maintenir la si petite flamme qui éclaire encore le vivant. On croit parfois cette parole au bord de s'éteindre. Et voici qu'il s'agit de «*Se faire un chemin jusqu'aux simples mortels.*» Et voici qu'il s'agit de renouer avec l'absent, le toujours essentiel être aimé mais disparu qui vient porter au cœur le rouge émoi, le sang précieux. Il ne faut pas se laisser berner par le chant mortel, car, quand «*Quelqu'un boit la douleur / Ce n'est pas bon.*»

Recueil difficile, évidemment. Mais il faut y être attentif aux moindres éclats percutant l'histoire et les œuvres portées, le moindre soufflé de la survie pour accompagner Louise Bouchard dans cette parole aiguë qui tremble au-dessus d'un désespoir contenu, pour que se poursuive «*l'amour du vivant.*»

Collaborateur  
Le Devoir

**PERSONNE ET LE SOLEIL**  
Louise Bouchard  
*Les Herbes rouges*  
Montréal, 2015, 76 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Martine Delvaux: la tache originelle

Une quête des origines où le récit se fond dans le brouillard de la fiction

CHRISTIAN DESMEULES

Une femme de 45 ans cherche à briser le silence qui enveloppe sa propre naissance, coïncée «*entre l'indifférence, le chagrin, la honte et la rage.*» Un exercice introspectif et existentiel, attentif à une écriture en train de se faire, tout en points d'interrogation.

En sondant les silences familiaux, entre le puzzle et le lamento, elle tente ainsi sous nos yeux de reconstituer son histoire. Elle est née d'une mère adolescente en 1968, fruit accidentel d'une union fugace avec un étranger — un Néerlandais? — qui s'est instantanément volatilisé. Pour la narratrice, une écrivaine «*née quelque part entre Duplessis et Morgentaler*», enfant du vent et de la honte, aucun livre n'aura jamais été aussi difficile à écrire.

«*Ma vie est un polar sans meurtres, sans détectives et sans victimes, un film mal casté et mal monté, un récit sans rien et sans fin. Ce n'est pas un récit d'enfance, c'est l'histoire de ce qui manque.*» Car «*écrire est un crime bien*



TOMA ICZKOVITS

*Blanc dehors* est le quatrième roman de Martine Delvaux, aussi essayiste.

plus grave que parler, parce qu'écrire c'est graver...»

## Blanc, rose, vert

C'est la question qui est au cœur de *Blanc dehors*, quatrième roman de Martine Delvaux, elle-même née, tout

comme sa protagoniste, un jour de 1968 à Québec. Roman? Le terme apparaît un rien abusif, résultat d'une mauvaise habitude éditoriale qui fait assimiler sans nuances roman et fiction.

Récit d'abord limpide et tou-

chant, avant de devenir dirait-on de plus en plus cérébral, voire alambiqué, *Blanc dehors* emprunte certaines voies déjà explorées par Martine Delvaux. L'écrivaine avait sondé l'âme d'une fillette confrontée à l'absence de son père dans *Rose amer* (Héliotrope, 2009), après avoir abordé l'enfance qui remonte à la gorge dans *C'est quand le bonheur?* (Héliotrope, 2007).

Ayant épuisé tous les recours de la raison, refusant d'être une fille sans père et sans histoire, il ne reste plus qu'à la narratrice de *Blanc dehors* à inventer. Remplir les blancs. «*Il est parti pour que j'écrive*», finira-t-elle par se dire. C'est la tache originelle. Un grand feu vert, le motif de l'écriture. Un trou de mémoire que toute une vie ne suffira jamais à combler.

Et seul l'usage de la fiction, comme un ultime recours qui oscille entre la sentence et la libération, saura dès lors donner forme à ce qui n'existe pas.

## BLANC DEHORS

Martine Delvaux  
*Héliotrope*  
Montréal, 2015, 190 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les replis de la littérature américaine n'ont plus de secrets pour l'auteur Daniel Grenier.

## LA VITRINE



## NOUVELLE ILLUSTRÉE

**GRAND-PÈRE ET LA LUNE**  
Stéphanie Lapointe  
Illustrations de Rogé  
XYZ (Quai n° 5)  
Montréal, 2015, 88 pages

Voilà un bouquin qui annonce exactement par son titre ce qu'il y a dedans: l'histoire d'un grand-père amoureux de sa femme et qui va devoir apprendre à vivre sans sa moitié, puis l'histoire de sa petite-fille, qui s'en va sur la Lune. Le lien entre les deux? Un peu ténu, à la lisière même de l'inexistence. Et c'est finalement un peu dommage. Dans cette nouvelle illustrée, Stéphanie Lapointe — la fille de Star Académie ou de *Liverpool*, le film, entre autres, mais pas seulement — explore une certaine poésie de la vie qui passe, pour ensuite entrer dans un récit surréaliste aux confins de l'espace intersidéral avec étoiles et Neil Armstrong au programme. Le seul liant dans tout ça, c'est le dessin de Rogé, qui pose des images élégantes sur cette balade, avec le charme qu'on lui connaît: c'est lui qui a dessiné la très engagée *Véritable histoire de Léo Pointu* (Dominique et Compagnie, 2008) pour sensibiliser, avec subtilité, les enfants aux travers de la consommation de masse. Ça donne donc quelque chose de joli qui peine à satisfaire vraiment.

Fabien Deglise

## AMÉRIQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

déjà plein d'errances urbaines ou américaines.

Il a quitté le quartier un peu excentré de l'ouest de Montréal où il habitait, la source d'inspiration de ses premières nouvelles, pour s'installer il y a deux ans au cœur de Québec, un îlot de calme où l'écrivain a vite tissé son nid. Depuis son appartement du quartier Saint-Jean-Baptiste, tandis qu'il ouvre une autre fois la porte à la féline Gertrude («*Gertrude Stein... On est littéraires ou on ne l'est pas!*»), on peut apercevoir un bout des Laurentides et le nouvel amphithéâtre Vidéotron, bubon luisant de fierté locale qui fait tache dans le panorama de la Basse-Ville.

On l'aura compris, les replis de la littérature américaine n'ont plus de secrets pour Daniel Grenier, également traducteur (*Douce détresse* d'Anna Leventhal, Marchand de feuilles, 2015) qui n'hésite pas à se décrire avant tout comme un lecteur boulimique et passionné.

L'année la plus longue s'ouvre sur une phrase bien choisie de Pierre Yergeau: «*Moi, évidemment, je ne pense pas mourir. Ce n'est pas américain.*» Qu'est-ce qui est américain, alors?

«*En fait, il n'y a rien qui ne soit pas à la portée de l'Amérique*, précise Daniel Grenier.

C'est un peu l'idée. Et c'est vrai depuis les tout premiers débuts du mythe américain, depuis la façon dont on a abordé le continent quand on est arrivés — en particulier aux États-Unis. L'imaginaire américain est complètement basé sur l'exceptionnalisme. Et ce qui est intéressant, ce n'est pas de savoir si c'est vrai ou non, mais de comprendre que les gens — étrangement — continuent à y croire.»

C'est ce qui le fascine avec le mythe américain: «*Il semble être irréductible et, en même temps, il est tellement bien fait dans son côté ratoureux qu'il inclut aussi sa propre négation. Et à partir du moment où tu essaies de sortir du système, tu risques de devenir le héros de ce bout des Laurentides. C'est le principe même du hors-la-loi, qui fait que des gens comme Malcolm X, par exemple, sont aussitôt récupérés...*» Un système parfait, sans issue, immortel.

## Faire flèche de tout bois

«*Ce que l'on croit être un livre n'est la plupart du temps qu'une partie d'un autre livre plus vaste auquel plusieurs auteurs ont collaboré sans le savoir*», dit Jack Waterman dans le *Volkswagen Blues* (Babel, 1984) de Jacques Poulin. Chez Daniel Grenier, comme de fait, les collaborations foisonnent.

En plus de l'hommage à Stephen Crane ou du clin d'œil à Benjamin Button de Francis Scott Fitzgerald, *L'année la plus longue* cannibalise à sa manière la littérature et le cinéma, reprenant à son compte

une légende enfouie dans *L'influence d'un livre* (BQ) de Philippe Aubert de Gaspé fils, empruntant l'aléthiomètre de Philip Pullman dans *A la croisée des mondes* (Gallimard, 1998-2001), imaginant une conversation entre Aimé et Buster Keaton à Palm Springs en 1925, qui viendra plus tard nourrir *Le mécanisme de la Général*. Ou faire revivre, le temps d'un *caméo*, un personnage créé par Catherine Leroux. De la même manière que des fusils volés aux Indiens cherokees peuvent se retrouver plus tard aux mains des patriotes de 1837.

Passionné par son sujet, l'écrivain fait flèche de tout bois. Même si ces références cryptées de *geek* littéraire pourront aussi très bien passer inaperçues. Et sans jamais que le plaisir de la lecture en soit alourdi ou diminué. Une simple couche de plus pour le lecteur qui aurait envie de gratter.

«*Il serait absurde de résumer mon roman à l'art du remix, croit Daniel Grenier, mais en tant qu'écrivain, ça me fascine et ça me stimule de le faire. Se mettre en scène en tant que personne ou en tant que lecteur, c'est pour moi un peu la même chose. Au bout du compte, le livre parle toujours de toi. De tes passions et de tes obsessions de lecteur.*»

## L'ANNÉE LA PLUS LONGUE

Daniel Grenier  
*Le Quartanier*  
Montréal, 2015, 432 pages

«*La beauté de la comète le faisait réfléchir, son trajet méticuleux, l'absence d'improvisation de sa course, alors que sa vie à lui avait été faite de digressions et d'épisodes tronqués, presque impossibles à juxtaposer correctement pour en soutirer un sens, une trajectoire, ou même une signification*»

Extrait de  
*L'année la plus longue*



## MONIQUE PROULX

## Causerie

autour de son roman *Ce qu'il reste de moi*  
publié aux Éditions du Boréal

Animée par Marie-Andrée Lamontagne

SAMEDI 19 SEPTEMBRE À 14H

Librairie Monet

Galleries Normand, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3  
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie  
Monet

Boréal

## LITTÉRATURE

## Les enfants-assassins

DANIELLE LAURIN

**C'**est écrit noir sur blanc en guise d'avertissement au début des *Enfants de Liverpool*: «Ce roman est inspiré du meurtre du petit James Bulger, âgé de deux ans et demi, le 12 février 1993 à Liverpool. Il avait été kidnappé dans un centre commercial par Robert Thompson et Jon Venables, chacun âgé de dix ans.»

Entre l'approche documentaire et la fiction, Hugues Corriveau (aussi collègue au *Devoir*) adopte une position périlleuse dans son trentième livre. S'il relate minutieusement les faits avérés, il se glisse aussi dans la tête des jeunes meurtriers. Avant, pendant et après l'acte horrifique, inconcevable qu'ils ont commis.

Malaise. Mais malaise nécessaire, qui oblige le lecteur à voir au-delà de l'irréparable que ces enfants ont commis. Ou plutôt, en deçà. C'est-à-dire non seulement comment ils en sont arrivés là et pourquoi, mais dans quel état mental, émotif.

Le romancier redonne aux meurtriers leur humanité. Et surtout, leur statut d'enfant. Dès la première phrase, c'est là: «L'enfance est une souffrance catégorique.» Il ne s'agit pas d'excuser les deux garçons, mais de tenter de comprendre: «Nous essaierons de bien sonder les enfants-assassins.»

On les voit de l'extérieur, on les sent de l'intérieur, l'un et l'autre. Des enfants brisés. Par la pauvreté crasse, la violence immonde qu'ils connaissent depuis leur naissance. On remonte le fil de leurs histoires familiales faites de coups, de terreur, de beuveries, de pornographie.

Ils ont «la misère dans le cœur». Leur détresse nous saute à la figure. L'engrenage dans lequel ils sont engagés aussi: petits larcins, violence gratuite contre des personnes âgées, contre des «camarades» de classe... A qui la faute? «Ces enfants sont conformes à l'espace qui les a modelés.» Ça tombe comme un couperet: «C'était irrévocable, car la douleur vient de trop loin.»

Nous sommes interpellés, constamment. Cette question, qui revient nous hanter: Robert Thompson et Jon Venables sont-ils les seuls responsables du meurtre du petit James Bulger? Dans le sens de responsabilité sociale.

On assiste à la rencontre entre les deux futurs meurtriers.



Illustration du procès, le 22 février 1993 à Liverpool, de deux garçons de 10 ans accusés du meurtre du petit James Bulger, âgé de deux ans seulement.

«Ils étaient faits l'un pour l'autre: par leurs entraves, par leur misère commune, par leur incapacité à se mouler aux autres, les refusant, s'y refusant.»

On les voit, désœuvrés, rejetés, habités par un sentiment d'inutilité, de nullité, s'encourageant mutuellement, s'entraînant. On les voit jouer: jouer à voler. Et jouer à faire mal, montrer qu'ils sont les plus forts, comme dans les jeux vidéo violents qu'ils affectionnent tant.

## De sang-froid

Puis arrive le plan du siècle: voler un enfant. Leurs faits et gestes, à partir du moment où ils pénètrent dans le centre commercial à la recherche de leur proie jusqu'au châtement final, relatés dans les moindres détails: le petit frappé et frappé encore, torturé, enfoui sous un tas de briques, son corps placé sur la voie ferrée, puis coupé en deux par un train.

Tout est là, implacablement reconstitué. Les interrogatoires qui ont suivi. Le procès devant une cour criminelle pour adultes, avec les experts qui défilent. Et les témoins qui se succèdent: «Plus de trente personnes viendront dire qu'elles ont rencontré, à un moment ou à un autre, ce 12 février 1993, le trio en marche. Sans jamais donner l'alarme, regrettant de ne pas être intervenues.»

Tout ça dans un climat de vindicte populaire. Qui se poursuit jusqu'à la sentence, et bien au-delà. Parce

qu'on va encore les suivre, ces deux garçons, lors de leur internement, puis de leur libération. Que deviendront-ils alors? Là encore, le mauvais sort s'acharne.

Il y a dans *Les enfants de Liverpool* des rebondissements dignes des polars les plus machiavéliques, des scènes intolérables qui se succèdent. Ce roman nous plonge dans une stupeur inouïe. On suffoque par moments. Horreur devant toute cette «cruauté absolue, gratuite et fulgurante». Tristesse gluante aussi. Et sentiment de révolte.

Révolte devant l'aveuglement général, l'inertie sociale. Et le sort infernal de ces deux garçons pourtant considérés comme normaux. «Personne, ni pendant les interrogatoires ni pendant le procès, ne cherchera à savoir pourquoi des enfants normaux agissent ainsi, un matin normal d'une normale semaine sans histoire. Dans cette société, justement, qui vous a vus naître, et grandir, et commettre l'impardonnable.»

Bien plus un thriller macabre, ce roman se lit comme une tragédie grecque. Caractère inéluctable de l'horreur commise, courroux implacable. Quelque chose d'incantatoire aussi.

L'impression que les deux garçons sont là devant nous, qu'ils tentent de nous dire quelque chose qui les dépasse. L'impression que la voix de quelqu'un quelquel

part leur rappelle, et nous rappelle, les faits en les martelant. L'impression qu'un chœur s'en mêle, donnant un aspect collectif au récit, l'ancrant dans le social, et exprimant le désarroi dans lequel nous sommes nous-mêmes plongés.

On va du «ils» au «je» et au «nous», en passant par le «tu» et le «vous». Toute la gamme des pronoms s'invite. Multipliant les points de vue. Comme si, impuissant à changer le cours des choses, un seul narrateur ne pouvait porter seul cette histoire d'horreur.

Mais comment un auteur peut-il sortir indemne d'un tel livre?

Collaboratrice  
Le Devoir

LES ENFANTS DE LIVERPOOL  
Hugues Corriveau  
Druide  
Montréal, 2015, 256 pages

« On sait maintenant qu'un enfant est capable aussi d'être ce mal pur »

Extrait de *Les enfants de Liverpool*

## PREMIER ROMAN

## L'hirsute fille

DOMINIC TARDIF

La barbe ne fait pas l'homme, dit le proverbe. Mais elle défait certainement le visage de la fillette qui a le malheur d'en être affublée. «Tu n'es pas un monstre, juste une petite bête», peut lui répéter sa mère, rien n'y fait. Une menace pèse sur la tête de la narratrice du premier roman de Julie Demers.

Si *Barbe* prend soin de s'inscrire dans un lieu et une époque — la Gaspésie en 1944 —, la fuite que le récit raconte se situe surtout dans l'immémorial temps de l'asphyxiante promiscuité, celle d'un petit village qui ne peut tolérer pareille créature sur son territoire. La barbe est ici, comme de raison, moins une barbe qu'un symbole faisant désordre parmi l'homogénéité. C'est le stigmate d'une maladie dont on veut se préserver. C'est dans le poil que naissent les sinistres ragots.

«mère avait beau poser aux fenêtres des rideaux de plus en plus épais, nous entendions toujours le même vacarme. [...] les sottises glissent, glissent très loin, elles glissent extrêmement loin jusqu'à presque ressortir, mais elles restent en nous vivotent en nous sommeillent en nous», écrit Demers, sans majuscules, comme pour souligner que le discours dont elle adopte la voix est celui de la marginale, de celle qui est forcée à l'être.

Pourchassée par «les bottes», les représentants de la loi et de l'ordre au sein de la bourgade de «rivière-à-pierre», l'hirsute gamine prend le maquis dans le bois, où elle sera foudroyée par l'apocalypse, avant d'être capturée par des chasseurs.

## Se toucher la différence

Comme dans *Frères* de David Cleron, paru à la même enseigne il y a deux ans, tout, chez Julie Demers est métaphore. Résultat: l'impression d'un recueil de poésie en prose rénové en roman s'impose parfois, d'autant que les aventures de l'héroïne en exil se résument

à bien peu.

Sibylline prière sylvestre, conte sur la cruauté, carnet de voyage d'une insoumise; *Barbe* se rapécie un ton singulier par touches de naturalisme cru, de surréalisme boréal et d'anthropomorphisme onirique. Sa narration d'une assez traditionnelle candeur enfantine, n'excluant pas une sorte de sauvagerie, dévoile l'hypocrisie du monde adulte. Pas question de relations sexuelles dans *Barbe*. Ici, on «se touche la différence».

Malgré ses très exhaustives descriptions, au sérieux quasi biblique, d'une nature oppressante ou qui rassérène, Julie Demers ne dédaigne pas l'ironie ni l'humour noir. Qui est-elle réellement: une allégoriste adepte de grandiloquence, ou une satiriste, amie du second degré? Difficile de trancher.

L'idylle entre la femme enfant et un coq ressemble en tout cas drôlement à un clin d'œil de l'auteure, et ré-

voque, si besoin était, toute possibilité d'envisager son roman dans une perspective réaliste. «cette nuit j'aurai un coq pour me réchauffer. c'est un gars. il a chaud. [...] son bec s'enfoncé dans mon sternum. mes mamelles saignent. je me sens dès lors devenir femelle, une vraie femelle. soudain je veux allaiter, m'adonner aux tâches domestiques, je pense à fonder une famille.»

Bien que son écriture dense rachète largement l'intrigue sous régime minceur, *Barbe* ne dépasse jamais tout à fait le statut de fable sur l'altérité. Sa leçon? Nier ce que l'on est intrinsèquement, c'est se contraindre à l'errance éternelle. Comme une barbe de deux jours, le roman de Julie Demers charme, mais à quelque chose d'indécis.

Collaborateur  
Le Devoir

BARBE  
Julie Demers  
Héliotrope  
Montréal, 2015, 138 pages

## ROMANS

## La machine Camille Bouchard

LOUIS CORNELLIER

Le romancier Camille Bouchard est un phénomène, une impressionnante machine littéraire, un stakhanoviste de l'écriture. Il publie, ces jours-ci, non pas un ni deux, mais bien trois romans, tous bons, pour des publics différents! Il maintient d'ailleurs ce renversant rythme de production depuis quelques années.

Son gros morceau, cette saison, est certainement *Cartel*, un roman composé de cinq nouvelles liées entre elles et centrées sur l'univers hyper-violent des narcotrafiquants mexicains. Après deux romans pour ados consacrés à dépendre ce sordide univers (*Les chiens entre eux*, en 2014, et *Les forces du désordre*, en 2015, tous deux chez Québec Amérique), Bouchard, qui a l'habitude de passer ses hivers au Mexique, livre un solide et percutant roman choral pour adultes, qui se permet un exercice de style en modulant la narration (au «tu», au «vous», au «je», au «nous» et aux «il[s]/elle[s]») d'un chapitre à l'autre.

On suit d'abord Alej, homme de main d'un puissant narco,

mandaté pour éliminer froidement quatre innocentes infirmières qui ont eu le malheur de peut-être avoir vu, à l'hôpital, le visage refait d'un caïd en cavale. On accompagne ensuite don Juan, un vieux criminel sur le retour, qui hérite de la sale besogne de protéger les enfants menacés de mort de son chef.

La troisième voix du roman est celle d'Agustín, un petit passeur de drogue qui se retrouve obligé de collaborer à la fuite conjugale de la femme d'un narco. Les candides jumelles Inès et Clementina, enfermées dans un appartement de New York, ont pour mission de compter l'argent sale du crime. Plus carnavalesque, le dernier personnage vedette de ce roman est un écrivain jeunesse québécois libidineux, en voyage au Mexique, qui tombe dans un piège tendu par un narco en succombant aux avances d'une adolescente. Ça finira mal.

## Tension permanente

Tout, d'ailleurs, finit mal, ne peut que mal finir dans ce monde où le moindre conflit se règle à coups de balles dans la

tête. Bouchard, dont l'imagination est débordante, rend avec art l'atmosphère de tension permanente qui règne dans cette jungle, dominée par des psychopathes. Ses personnages jettent le trouble dans la conscience du lecteur parce qu'ils sont à la fois des coupables, c'est-à-dire de détestables criminels, et des victimes. Ils ont, malgré la misère, l'ignorance et la bêtise qui les accablent et les mènent à faire du pire l'ordinaire de leur vie, un soupçon de vulnérabilité, d'humanité. Avec ce *Cartel* qui fait frémir, Bouchard signe un roman fort et bouleversant.

Roman pour ados, *Ovni!* (Soulières, 2015) est d'une tout autre nature. Dans les années 1960, sur la Côte-Nord, région d'origine du romancier, des gens prétendent avoir vu des soucoupes volantes en forêt. De jeunes ados, intrigués, décident d'organiser une expédition, en compagnie de deux adultes, pour aller vérifier l'affaire. Or, croyez-le ou non, des soucoupes se pointeront, et leur équipage capturera certains des membres de l'expé-

dition. Presque 50 ans plus tard, un des ados ayant échappé à ces ovnis raconte l'abracadabrante histoire. C'est fou, mais on se laisse prendre par l'inventivité souriante du romancier.

Dans *Ce jour-là, à 7h22*, premier tome de la série *Les atypiques* (Québec Amérique, 2015), conçue pour les préados, de jeunes joueurs de soccer doivent sauter par-dessus un mur de pierres pour aller récupérer un ballon perdu. Or, derrière ce mur se trouve la cour d'un centre pour malades mentaux. Terrorisés à l'idée de croiser des fous, deux des enfants, sous les ordres de leur entraîneur, font. Leur peur, rapidement, se transforme en curiosité, au contact des personnages fantasques qui les accueillent, et, enfin, en fraternité, car, au fond, qui n'est pas, d'une certaine façon, un peu atypique? Le charme du romancier, encore une fois, opère.

Collaborateur  
Le Devoir

CARTEL  
Camille Bouchard  
Alire  
Lévis, 2015, 278 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 31 août au 6 septembre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

## ▼ Romans québécois

1	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/2
2	La promesse des Gélins • Tome 2 Édouard	France Lorrain/Guy Saint-Jean	3/2
3	La maîtresse d'école	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies	2/3
4	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 3 1969, Monique	Mario Hade/Les Éditions réunies	-1
5	Un long retour	Louise Penny/Flammarion Québec	-1
6	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 3 L'envol	Anne Robillard/Wellan	6/2
7	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose	4/16
8	Six minutes	Christine Brault/Druide	5/15
9	Je t'ai dans la peau...	Kim Messier/Mortagne	8/3
10	La promesse des Gélins • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean	9/2

## ▼ Romans étrangers

1	Millénaire • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	1/2
2	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès	2/6
3	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine	3/15
4	After • Tome 4 Le manège	Anna Todd/Homme	4/4
5	L'instant présent	Guillaume Musso/XO	6/24
6	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/11
7	Le choix Janson	Justin Scott/Grasset	7/4
8	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	9/30
9	Tuer Alex Cross	James Patterson/Lattès	8/7
10	Marinée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec	10/12

## ▼ Essais québécois

1	Le petit Hébert. La politique canadienne expliquée à...	Chantal Hébert/Rogers	4/3
2	Djihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes et...	F. de Pierrebourg   V. Larouche/La Presse	2/3
3	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	A. Granata   S. Mailhot/La Presse	5/2
4	La vie habitable. Poésie en tant que combustible et...	Véronique Côté/Atelier 10	1/3
5	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	6/44
6	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal	3/17
7	Les fondements de l'éducation. Perspectives critiques	David LeFranc/Éditions Multimondes	-1
8	Les baromètres humains	G. Brien   W. Pellemans/Québec-Livres	-1
9	Dépossession. Une histoire économique du Québec...	Collectif/Lux	-1
10	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de réception	Dany Laferrière/Boréal	8/12

## ▼ Essais étrangers

1	50 idées reçues sur l'état du monde	Pascal Boniface/Armand Colin	2/2
2	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	1/29
3	L'art de la révolte. Snowden, Assange, Manning	Geddy de Lagasnerie/Fayard	-1
4	Dieu, les affaires et nous	Jeff d'Ormesson/Robert Laffont	-1
5	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal	-1
6	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michèle Onfray/Flammarion	7/3
7	Laissez-nous faire! Un a déjà commencé	Alexandre Jardin/Robert Laffont	-1
8	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux	-1
9	La civilisation du spectacle	Mario Vargas Llosa/Gallimard	5/3
10	Blake et Mortimer face aux grands mystères de l'humanité	Collectif/Beaux Arts	9/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Amour et littérature

Christine Angot consacre son vingt et unième livre à sa relation avec sa mère

GUYLAINE MASSOUTRE

« Mon père et ma mère se sont rencontrés à Châteauroux, près de l'avenue de la Gare... » D'entrée de jeu, le sujet est posé : mon père, ma mère, une rencontre de gare, déjà connue dans l'œuvre d'Angot. D'habitude, une telle histoire finit par des adieux larmoyants. Mais les lendemains en sont imprévus, surtout quand ils deviennent littéraires.

Châteauroux est une ville peu propice à la romance. Justement, l'amour impossible est l'objet de ce roman. Or, selon Umberto Eco, l'amour n'existe que dans les livres. Meticuleuse, l'écrivaine renchérit : l'amour, en plus d'être unique, est aussi « impossible ».

Elle en a fait son œuvre, et ce livre davantage, grâce à une cohérence qui relie tous les précédents. « Cet amour-là », disait Yann Andréa de sa relation avec Duras. Pour Angot, cet « amour impossible » là est celui de la mère, pour la mère, entre la mère et Christine, avec le ratage central. Une relation à trois par jeu de couples, coupée par le tiers. Avec une portée universelle.

## Une certaine famille

Les parents de Christine : l'une l'a élevée, l'autre abaissée, par le viol. Christine, devenue Angot, écrivaine, parvient à faire tout voir de l'inceste. Ce « je » qui décrit, reconstruit et dévoile réussit ici à précéder le père et la mère, plus qu'il n'en procède. Il retourne en force la relation d'amour et de haine, cette naissance à soi si douloureuse, là où la vie a été empêchée. Il relance le sens et le temps.

Angot campe des scènes d'amour et de violence. La double trahison des adultes, l'aveuglement maternel, la culpabilité, et toutes les émotions de Christine, cherchant l'issue à toutes ces passions qui font des crises intenses. C'est à pleurer. Cette Christine révoltée, obsessionnelle, malheureuse, c'est Angot pure et dure.

Elle fait glisser les secrets d'une personne à l'autre, dans le huis clos pervers. À l'opposé, elle semble parfois blindée comme Jeanne d'Arc. Elle partage avec sa mère l'amour d'un homme magnifié, qui surgit dans sa vie par éclipses, tel un dieu. Fantômes et perfection imaginaire se disputent le terrain psychique.

Pour sa mère, officiellement, tout va très bien. Comment lui raconter ses vacances d'adolescente ? Angot passe ce silence sous silence, pour camper dans ce livre le contexte qui manquait.

## À l'abattoir

Qui a lu Angot connaît à fond ce père vicieux. Avec *L'inceste* (Stock, 1999) et *Une semaine de vacances* (Flammarion, 2012), terribles descriptions, réquisitoires amoureux et toxiques, elle a montré l'hallucination vécue, la prison du sexe paternel, le consentement de l'adolescente, l'abus.

Il a refusé la vie commune, le mariage avec Rachel



JEAN-LUC BERTINI FLAMMARION

Angot trouve ici les mots d'une femme brisée par l'inceste, qui doit rompre avec sa famille : l'adulte ne sera plus complice du passé.

Schwartz, qui est juive, pour vivre une vie professionnelle enviable, se marier et élever un fils. En secret, il initie sa fille aux plaisirs pervers, tout en la séduisant par son goût des langues, qu'elle partage. Le piège s'est refermé. La mère, que le lecteur trouvera irresponsable, n'y voit goutte. Sa

**Sans concession, précis et halluciné, ce récit d'initiation part d'une enfant à qui on n'a pas permis de grandir**

fidélité fantasmagique lui évite la réalité, qu'elle doit un jour affronter. Ce n'est pas un roman, mais un propos de littérature.

## Plus que l'amour

Cet « amour impossible » est donc réinvesti de manière à mettre plus que jamais le lecteur de son côté. Le talent d'Angot est un cri froid, construit, lutte pour la conscience de Christine engagée en écriture. Sans concession, précis et halluciné, ce récit d'initiation part d'une enfant à qui on n'a pas permis de grandir, la jetant

dans une situation d'indifférence cruelle à ses besoins et à son âge.

L'au-delà de cet amour impossible se nomme trauma. Bouleversante, drôle quand elle évoque l'épouse de son père, cette narratrice, dédoublée d'un livre à l'autre, sans récit scabreux cette fois, se concentre sur le rôle maternel, faussement maternel, complice d'un crime fait à la jeunesse de Christine par folie, par omission et évitement.

C'est brillant. Angot raconte la rupture de confiance face à cette mère toute-puissante dans sa maternité. Cet homme, l'adolescente le connaît, il règne sur un château de cartes. Mais il faudra que toutes les pièces soient à terre pour faire éclater les mensonges. Sans juger, l'écrivaine trouve les mots d'une femme devant rompre avec sa famille : l'adulte n'est plus complice du passé.

## Enfance revisitée

L'amour maternel est-il coupable ? Constant, frappé de remords inextinguibles, il af-

fronte l'amour impitoyable de la fille. Cet attachement aux ruines est un des plus beaux objets du roman. Il faut des mots pour mettre la honte de soi à nu, les obsessions comme elles sont, sous le voile de l'intimité et de la vie privée. De la famille.

La morale d'Angot valide l'amour détruit et l'impossible renoncement. Qu'y a-t-il à sauver du naufrage des sentiments que la perversion sexuelle a noyés ? En défaisant le nœud gordien, il demeure l'amour infime et ses traces, un rythme, un souffle, la vie affective turbulente.

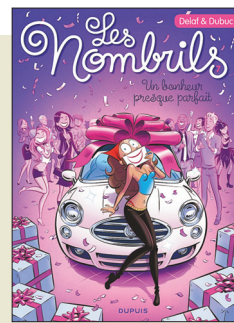
La fin du livre rebondit en sociologie sur la place des femmes. Cette prison ultime s'avère être une gare : une voie de sortie. Dans cette analyse, adressée à la mère, il y a le regard de tout être qui a été abaissé et humilié. Victime ? Pas vraiment, car cette proie, jadis piégée, se libère.

Collaboratrice  
Le Devoir

## UN AMOUR IMPOSSIBLE

Christine Angot  
Flammarion  
Paris, 2015, 217 pages

## LA VITRINE

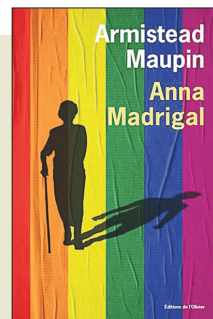


## BANDE DESSINÉE

**LES NOMBRILS**  
TOME VII : UN BONHEUR PRESQUE PARFAIT  
Delaf & Dubuc  
Dupuis  
Bruxelles, 2015, 52 pages

La nouveauté et l'effet de surprise ne peuvent certainement plus être au rendez-vous dans un tome VII des aventures de Vicky, Jenny et Karine, célèbre trio de la bande dessinée franco-belgo-québécoise qui compose *Les Nombriels*. Les personnages, mis au monde dans la région de Sherbrooke au milieu des années 2000 par Delaf & Dubuc et devenus vedettes internationales de l'autre côté de l'Atlantique comme ici, suivent leur trajectoire, sur une erre d'aller, entre crise d'adolescence, vie de collège, futilité, culte de l'apparence et, de plus en plus, cette délicate appréhension de la maturité qui teinte désormais les relations entre tout ce beau monde. Albin, le chanteur torturé, est là. Hugo, l'amoureux maltraité par la superficialité aussi, tout comme Jean-Franky, qui aurait très bien pu être baptisé Douchebag Jo. Le tout pour un chapitre à l'efficacité narrative de circonstance qui au final poursuit plus qu'il ne construit... sans trop décevoir.

Fabien Deglise



## ROMAN

**ANNA MADRIGAL**  
Armistead Maupin  
Traduit de l'anglais  
par Bernard Cohen  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2015, 304 pages

Créateur d'une galerie de personnages des plus attachants, des êtres de papier qu'on retrouve comme de vieux amis, Armistead Maupin est ce qu'il est devenu d'appeler un démiurge. Depuis 1978, l'auteur des *Chroniques de San Francisco* (10/18, 2000) s'est fait des admirateurs dans le monde entier. Traduite en dix langues, la série, portée par un sens du récit exceptionnel, a été vendue à plus de six millions d'exemplaires. Le neuvième tome, que Maupin annonce comme étant le dernier (!), se concentre sur la matriarche du clan, la seule et l'unique M<sup>me</sup> Madrigal, maintenant nonagénaire. Alors qu'on croyait tout savoir d'elle, de son enfance atypique dans une maison de prostitution jusqu'à sa réassignation sexuelle, ce nouveau périple dans le temps et l'espace nous en apprendra encore plus sur cette femme au courage inouï. En nous entraînant au fameux « Burning Man », cette grande fête fondée sur des principes alternatifs qui se tient dans le désert du Nevada, Maupin parvient, sans jamais sombrer dans la nostalgie, à faire dialoguer les années 60 et les années 2010, les époques et les générations, les enjeux et les idéaux.

Christian Saint-Pierre



## POÉSIE

**RENARD**  
Simon Philippe Turcot  
La Peuplade  
Chicoutimi, 2015, 76 pages

L'hiver ! Ah, l'hiver ! Que de livres n'aura-t-on pas écrits sur ton nom ! Simon Philippe Turcot n'y échappe pas. Il se décrit comme peintre itinérant, un peu pataud, qui va en quête d'images qui lui font déclarer à un interlocuteur : « Tu me trouveras dans les tableaux que je peindrai. Tu les accrocheras peut-être aux murs. L'amour parfois dort sur des clous. » Hum ! Voyons-le, alors que ses « talons piétinent le rien », alors que « les grands remous bousculent la chaudière du cœur », « guetter les signes dans le cadre du paysage », « capturer cet espace de glace ». Que voilà une poésie pleine de bonne volonté ! Non pas que ce soit mauvais jusqu'à désespoir, non pas ; c'est plutôt cliché, convenu. Les moindres gestes du peintre, ses moindres hésitations ne nous sont pas épargnés. Il noie alors la plus petite tentative de faire nouveau, de dire autre chose que l'attendu, le déjà entendu. Ainsi perd-on de vue ses « amis [qui] allument les villes du monde », « avec la ferme intention de vivre fort ». Par contre, il faut reconnaître au poète une authenticité irrémédiable, un amour de la poésie qui ne se dément jamais. Il y a dans ce recueil une délicatesse, comme on disait à une certaine époque, propre aux âmes bien nées.

Hugues Corriveau

## LITTERES FRANCOPHONES

## Dire les deuils

LISE GAUVIN

Poète et romancière d'origine libanaise, Vénus Khoury-Ghata a publié au cours du printemps 2015 *Le livre des suppliques*, recueil de poèmes élégiaques (Mercure de France), et un récit à la deuxième personne du singulier, *La femme qui ne savait pas garder les hommes*, tous deux composés à la suite de la perte d'un être cher.

Devenue veuve pour la deuxième fois, Vénus Khoury-Ghata revoit le parcours des hommes qui ont partagé sa vie et qu'elle se sent coupable de n'avoir pas suffisamment aimés. À cause d'une vie dévouée à l'écriture qui laissait peu de

place aux autres passions. Elle évoque ces « pages dressées comme des murs entre [elle] et les membres de [sa] famille ». Celle qui dit « écrire comme elle jardine » tente ainsi de « liquider un contentieux avec [elle-même] et son passé ».

Au contraire des « vrais romanciers », qui se mettent dans la peau de leurs personnages, elle dit n'être à l'aise qu'avec elle-même. Elle confie également que la rencontre avec la langue française reste le plus grand événement de sa vie : « Tu as découragé toute tentative de traduire tes livres dans ta

langue maternelle débordante de sentiments. Austère, sobre, la langue française est ton garde-fou contre les dérapages. »

Subtil mélange de souvenirs d'enfance, d'évocation de lieux parisiens, des « amis écrivains qu'aucun homme ne pourra jamais remplacer », mais aussi du Mexique, où le second mari possédait une propriété, ce récit émouvant tente d'approprier la solitude en proposant une suite de scènes échappées de l'oubli par une romancière qui sait que « le vécu ne prend sens qu'une fois écrit noir sur blanc ».

Collaboratrice  
Le Devoir

## LA FEMME QUI NE SAVAIT PAS GARDER LES HOMMES

Vénus Khoury-Ghata  
Mercure de France  
Paris, 2015, 123 pages

« Austère, sobre, la langue française est ton garde-fou contre les dérapages »

Vénus Khoury-Ghata



## ALBUM JEUNESSE

**LA GUERRE DES SUCES**  
Texte de Lou Beuchesne  
Illustrations de Caroline Hamel  
Éditions de la Bagnole  
Montréal, 2015, 26 pages

Les parents de poupons les bénissent bien souvent pendant les premiers mois de vie de leur progéniture, mais vient un temps où ils se mettent à détester les précieuses sucres de leurs grands bébés, qui n'arrivent pas à se priver de cet accessoire réconfortant. Cette petite fable pourra peut-être les aider à convaincre les jeunes enfants plus récalcitrants à abandonner volontairement l'usage quotidien de ce vestige de leurs premiers mois d'existence. Elle raconte les conséquences de l'interdiction des sucres dans tout un royaume par le monarque dont la fillette refuse d'abandonner ses indispensables tétines, même quand vient le moment de parler... La révolte des jeunes sujets de cette contrée peuplée d'animaux de la forêt prendra une tournure inattendue et plutôt positive pour tous. Ce conte « utile » de Lou Beuchesne (auteure de la série Mayo), qui adopte la forme narrative traditionnelle du genre, gagne en efficacité grâce aux images colorées et amusantes de Caroline Hamel.

Amélie Gaudreau

## LIVRES

L'ÉCRIVAIN ET L'ARGENT (1/4)

## Pour quelques dollars de plus

LOUIS  
HAMELIN

Prenez un cas fictif (ou presque) : un grand festival littéraire de France. Dans la chambre d'hôtel de chaque auteur invité l'attend une copie d'un contrat lui assurant le versement d'une somme forfaitaire censée couvrir les cachets de participation à diverses activités et les *per diem*. Montant : 225 euros. Pas de quoi virer fou, mais ça va. Le taux de change aidant, ça paie les petites dépenses quand on se dit écrivain professionnel et qu'on vit des seuls fruits de son travail. Tu signes le contrat, tu fais tes choses, tu retournes prendre ton avion, tu t'envoies... Et tu n'entends plus parler des euros. Apparemment, ils se sont envolés, eux aussi.

Et c'est là que ça devient intéressant : au bout de presque deux ans à expédier des courriels gênés et sporadiques à la direction et à la trésorerie du festival, et à se contenter des réponses rassurantes et dilatoires de l'organisation, l'écrivain A décide de mener sa petite enquête auprès des autres Québécois invités au festival.

B, qui enseigne à l'université, lui répond quelque chose comme : « Pas payé ? Ah ! tiens, c'est pourtant vrai. J'avais pas remarqué... » Philosophe, il ajoute : « Se faire payer par des Français, t'sais... »

C, elle, est une petite nouvelle dans ce milieu. Elle avait très bien remarqué qu'elle n'avait pas été payée. Elle se demandait... se disait que dans ce monde-là, c'était peut-être normal. Elle n'a pas osé protester.

À un moment donné, D, pour sa part, s'est enquis de la somme promise dans un courriel envoyé à la trésorerie du festival. Aucune réponse. Ni même le moindre accusé de réception. Elle a

préféré laisser tomber.

## Prose judiciaire

Deux ans plus tard, donc, l'écrivain A se fatigue d'attendre et adresse aux responsables du festival une mise en demeure électronique, d'une forme légale, impersonnelle. Ce n'est plus une question de sous, mais de principes. Le ton est ferme, il se veut même intimidant, c'est la loi du genre. Comme regarder l'autre dans les yeux, sans ciller. L'écrivain A découvre alors l'enviable efficacité de cette prose plus comminatoire que poétique : en l'espace de deux semaines, un virement international atterrit dans son compte en banque.

Au cours de l'année écoulée, A a reçu, dans sa maison ou autour, des plombiers, des menuisiers, des ouvriers spécialisés dans les rampes et les balcons, d'autres dans les portes et les fenêtres, ou la pose de planchers en bois. Il se demande comment réagiraient ces travailleurs spécialisés s'il tentait de les niaiser comme lui-même l'a été.

Avec le recul, il n'est pas mécontent de son initiation aux vertus stylistiques de la mise en demeure. Cela dit, si quelqu'un devrait se montrer sensible au respect d'une signature, c'est bien l'écrivain. Mais d'être obligé de tant insister, pour une poignée de dollars, au risque de passer, fût-ce à ses propres yeux, pour un plaingard, un chialeux, un ti-pôvre, là où n'importe quel plombier se serait senti parfaitement justifié de crier au vol, l'écrivain A n'a pas trop aimé.

Et on ne parle pas là d'un festival au bord de la faillite, comme celui de notre sempiternel Losique. L'entreprise semble prospère, les invitations continuent de pleuvoir. Ce qui amène à se poser quelques questions : parmi les dizaines d'écrivains de nombreux pays accueillis par le festival cette année-là, les auteurs québécois sont-ils les seuls à n'avoir pas été payés ? Ce serait bien sûr étonnant. L'écrivain chilien qui



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Nous sommes ce peuple d'anciens paysans catholiques qui continuerait, en secret, de tenir la pauvreté pour une vertu. Imaginez comment peut se sentir le pauvre écrivain québécois qui veut parler d'argent !

vend des millions de livres de par le monde a-t-il été payé, lui ? Qui l'a été, et selon quels critères ? À moins, évidemment, que tout ce beau monde n'ait été parfaitement

« Même crevant de faim, l'écrivain possède un grand luxe : l'activité qu'il exerce le gratifie du fait même qu'il l'exerce »

content, comblé et reconnaissant d'avoir une occasion de se pointer au pays de Camus pour les beaux yeux de la littérature.

## La parole est d'argent, mais l'écrit...

Olivier Larizza, maître d'œuvre d'un ouvrage collectif sur *Les écrivains et l'argent* (Orizons, 2012), note à

ce propos que « l'écrivain entretient avec l'argent une relation différente du commun des mortels. En quoi consiste cette spécificité ? [...] Même crevant de faim, l'écrivain possède un grand luxe : l'activité qu'il exerce le gratifie du fait même qu'il l'exerce. Comme si l'écriture contenait en elle-même sa récompense... »

Spécificité, vraiment ? Être le quart-arrière partant des Patriotes de la Nouvelle-Angleterre doit s'avérer plutôt gratifiant, merci, et quelque part, jouer au ballon contient sûrement « en [soi] sa récompense », mais les millions empochés ne doivent pas nuire non plus. Force est donc de constater que ce n'est pas dans toutes les sphères de l'activité humaine que la passion condamne à la famine.

Larizza observe que dans cette patrie par excellence de la grande littérature qu'est la France, la rémunération des auteurs est toujours l'objet d'un tabou (*Enquête sur un tabou. Ce que gagnent les écrivains*, tirait pour sa part le magazine *Lire* en 2010). Comme d'autres avant lui, il remarque que les anglosaxons sont, à ce chapitre, nettement plus « décomplexés ». Et les Québécois ?

Nous sommes ce peuple d'anciens paysans catholiques qui continuerait, en secret, de tenir la pauvreté pour une vertu. Chez nous, on s'enrichit, on a quatre autos devant la porte, mais le discours sur la richesse, c'est ouache, caca. Imaginez comment peut se sentir le pauvre écrivain québécois qui veut parler d'argent...

Dans un essai paru en 2002 (« M. Difficile », dans *Pourquoi s'en faire*, l'Olivier), Jonathan

Franzen distinguait deux sortes d'auteurs : l'écrivain du Statut, l'écrivain du Contrat. Le premier est un grand homme par définition, qui peut se permettre d'assommer et faire chier le commun des mortels avec son Art. Le second est sans cesse conscient du contrat de lecture implicite qui le lie d'avance à un lecteur en quête d'une « expérience agréable ».

Au prix d'une légère distorsion sémantique, ces deux notions peuvent s'appliquer à merveille à la question de la rémunération des auteurs. En France, où domine l'écrivain du Statut, le lettré un peu célèbre se verra dispensé des basses considérations pécuniaires. Au pire, on lui bidouillera une sinécure, un salaire occulte et une fonction fictive dans quelque académie.

On a le droit de préférer l'autre tradition, qui honore le contrat.

POLAR

## Un Fellini florentin

MICHEL BÉLAIR

C'est devenu une habitude ; le moindre commissaire ou inspecteur de police se voit carrément planté, définitivement semble-t-il, au milieu d'une ville. On imagine difficilement Wallander ailleurs qu'à Ystad, Harry Bosch qu'à Los Angeles, Brunetti qu'à Venise, Harry Hole qu'à Oslo, et tous les autres qu'on ne peut plus penser hors du territoire qui les définit tout autant qu'ils le définissent. C'est d'ailleurs le principal intérêt des enquêtes qu'ils mènent, puisqu'ils nous dévoilent des contextes sociopolitiques dans lesquels on ne plongerait pas toujours sans eux.

Voici qu'on nous propose une enquête du commissaire Bordelli (!) qui se retrouve, lui, à Florence. Attention toutefois : la version originale italienne de cette irrésistible histoire racontant le meurtre d'une vieille dame a été publiée en 2002. Personne ici ne prend donc un train en marche pour suivre une mode ou se plier aux exigences d'un marché en pleine croissance...

## Meurtre déguisé

Bien au contraire, on aura le plaisir de découvrir, avec cette enquête, une voix complètement originale aux allures felliniennes, une voix qu'on n'oubliera pas de sitôt. Aussi réels qu'improbables, se profilent ici un inventeur qui discute avec les rats, un ancien prisonnier s'improvisant chef cuisinier et toute une galerie de personnages plus hallucinants les uns que les autres, orbitant autour d'un policier humaniste.

Nous sommes à Florence donc, en pleine canicule, au beau milieu de l'été 1963, et la



KIRIL STANCHEV GETTY IMAGES

Le genre s'inspire souvent d'une ville, comme ici avec Florence.

richissime Madame Pedretti-Strassen est trouvée morte dans son palais pas vraiment modeste du quartier Montemezzo. Le commissaire Bordelli arrive en pleine nuit sur les lieux du crime.

On aura eu l'occasion de saisir préalablement l'essentiel du personnage en quelques pages. Ancien résistant très actif — au point de revivre constamment des épisodes de la dernière guerre —, anticonformiste et célibataire, Bordelli ne fait pas dans la dentelle. Par contre, il connaît bien les vers d'Ungaretti, les peintres italiens du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, la bonne chère, les plaisirs de la conversation et le bon vin ; bref, c'est un homme vif à l'esprit ouvert. Un juste. Avec l'aide de son ami médecin légiste Diotivede, qui le rejoint vite chez la vieille dame, Bordelli comprend rapidement qu'on a voulu déguiser un crime en mort naturelle.

Les suspects ne sont pas nombreux ; on devine même

avec le commissaire que les neveux de Pedretti-Strassen sont probablement les auteurs du meurtre déguisé. Au-delà de leurs discours maniérés et de leur fausseté, leur alibi est tellement « nickel » qu'il en est suspect. Mais là n'est pourtant pas le principal attrait de ce roman, dont le dénouement, raffiné, fait penser aux meilleures histoires d'Agatha Christie.

C'est dans les personnages plutôt et dans la description de la vie de tous les jours dans l'Italie de l'après-guerre que réside l'intérêt de cette histoire.

On tombera sous le charme de ces hommes sans fard et sans détour qui se laissent porter par leur imagination tout autant que par leurs délires. Deux scènes en particulier sont irrésistibles : celle du cousin de Bordelli dévoré par la passion de la chair et celle du grand repas réunissant tous les amis du commissaire. Dans des moments comme ceux-là, on a l'impression que Fellini tourne la scène caché derrière la porte du placard de la cuisine. Une trouvaille.

Vivement d'autres livres de ce Marco Vichi !

Collaborateur  
Le Devoir

## LE COMMISSAIRE BORDELLI

Marco Vichi  
Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer  
Éditions Philippe Rey  
Paris, 2015, 232 pages

## LA VITRINE



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE CHINOISE

Collectif  
Gallimard  
Paris, 2015, 1600 pages

Vaste espace de liberté dans un pays qui n'en connaît peut-être pas assez, la poésie en Chine est encore l'objet d'un culte particulier. Placée depuis toujours au cœur de la formation intellectuelle chinoise, toutes couches de la société confondues, la poésie provoque un amour « parfois déraisonnable » des Chinois pour cet art millénaire. Rien de tel qu'une anthologie, par conséquent, pour s'embarquer sans trop dériver sur l'océan poétique chinois. Il semble même que l'on doive la toute première anthologie de la poésie chinoise, le *Shijing*, à Confucius lui-même, qui l'aurait compilée au V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Et c'est ce que propose ce tout nouveau choix de La Pléiade qui rassemble en 1500 pages 1850 poèmes dus à plus de 400 auteurs ; 3000 ans de poésie qui touchent ici aux plus grands thèmes : l'amour, la nature et les paysages, l'harmonie, la morale.

Christian Desmeules

<b>LIBRAIRIE</b>	<b>GALERIE</b>
<p>ACHAT À DOMICILE 514-914-2142</p>	<p>ESPACE LOCATIF DISPONIBLE</p>
<p>Fonds universitaires : • Littérature, Philosophie, Sciences humaines • Pléiade</p>	<p>Bel espace chaleureux pour artistes en arts visuels</p>
<p>Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste Livres anciens avant 1800 Automatistes, Éditions Erta, Refus Global...</p>	<p>• Consultez notre site web pour les tarifs 2016</p>
<p>1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848 www.bonheuroccasion.com</p>	<p>Salle disponible sans frais pour lancement de livre ou autre événement littéraire</p>

Sous la direction de  
BERTRAND FONCK et LAURENT VEYSSIERE

# LA CHUTE DE LA NOUVELLE-FRANCE

De l'affaire Jumonville au traité de Paris

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

# ESSAIS

## Les lamentations de Jean Larose

LOUIS CORNELIER



Encore Jean Larose? Oui, messieurs dames. Après vingt ans de discrétion essayistique, le penseur nous offre, en cette année 2015, deux recueils. Ses *Essais de littérature appliquée*, parus en avril dernier au Boréal, étaient éblouissants. Ceux qu'il réunit dans *Google goulag*, en cette rentrée d'automne, le sont tout autant.

Essayiste de haut vol, Larose est sans équivalent dans le monde de la prose d'idées québécoise. Son style, qui combine l'érudition avec l'effronterie, a des allures de *French Theory* mâtinée d'accents ti-pop, c'est-à-dire qu'il donne parfois l'impression de lire du Lacan résumé par Ovide Plouffe. Inspiré par la grande tradition humaniste française, Larose pense la société québécoise avec Proust, Malraux et Miron, tout en maniant un sens de l'ironie typiquement de chez nous. Ce n'est pas rare; c'est unique.

«Je suis, confie Larose, un homme de l'ancien régime, un littéraire. Dans notre monde branché, ce statut confine à la marginalité. Il y a une génération, explique l'essayiste, les baby-boomers ont déclaré à leurs enfants: nous avons connu la culture de vos grands-pères, lettres classiques et modernes, nous l'avons jugée élitiste et bourgeoise, et nous nous en sommes libérés. Après nous, grâce à nous, vous n'aurez plus besoin d'apprendre ce que l'humanité a pensé et écrit avant... (ici, mettre une date, la plus récente possible).»

### Perte de sens

Tous les essais de Larose sont une critique furieuse de ce refus de la transmission, refus qui a résulté, note l'essayiste en citant Jacques Grand'Maison, en «une dérive nihiliste et libertaire vers le non-rationnel: on écarte le jugement, la logique, la raison, comme autant d'obstacles à la liberté».

Voyez, continue-t-il, ces parents et enseignants qui refusent de transmettre une tradition (religion, culture) aux enfants, pour leur laisser la liberté de choisir eux-mêmes plus tard. «Une telle démission de l'autorité devant la liberté des jeunes semble un suicide collectif, suggère Larose. D'ailleurs, le suicide des jeunes [l'auteur aurait pu ajouter: leur dyslexie, leur déficit d'attention] est une réponse, incomprise des médias comme des psychologues, à cet aboutissement nihiliste du progressisme dans l'entière perte du sens et de la valeur.»

Animé, reconnaît-il, par «une espèce de rage devant ce qu'on fait à la jeunesse de [son] pays»,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Une telle démission de l'autorité devant la liberté des jeunes semble un suicide collectif», écrit Larose dans cette nouvelle réflexion portant sur la transmission de la connaissance.

Larose, parce qu'il défend la grande culture, s'est souvent fait traiter de conservateur élitiste. Il y a plusieurs années, dans une fête donnée par des amis communs, je lui ai moi-même servi ce reproche en face. Il avait souri, tout en me disant que je me méprenais. Il avait raison (sauf dans sa défense douteuse de l'école privée).

Car ce que prône Larose, en invoquant la grande culture humaniste, ce n'est pas l'admiration béate d'un passé figé dont le prestige rejaillirait sur ceux qui la cultivent, mais «la jeunesse du sens» que portent les grandes œuvres, classiques et modernes. Montaigne, Joyce, Shakespeare ou Rimbaud, écrit-il, sont «la modernité des siècles, la tradition de commencement prêtant la main [...] au présent commencement, pour une plus complète insurrection».

### Tradition et rupture

La tradition humaniste, en d'autres termes, est une «culture-à-rupture infiniment cultivée» qui incite à produire des œuvres fortes contre elle-même, tout comme la grande littérature est la voie par excellence de la connaissance de soi, précisément parce qu'elle nous fait découvrir l'étranger en nous-mêmes. «Là où la contre-cul-

ture de consommation excite le moi à se prendre pour un autre [en cultivant son estime de soi], le texte littéraire rappelle au sujet qu'il est un autre, que chacun dans l'existence ignore la signification de ce qu'il vit, que son moi n'est que la somme des illusions qu'il se fait sur lui-même», explique Larose.

Cette tradition, qu'il faut conquérir au présent, nourrit le désir de résistance à la religion du marché et n'a donc rien de bourgeois ou d'élitiste au mauvais sens du terme. En la méprisant, comme on méprise, dans le même élan, l'héritage catholique qui nous a donné les idées de subjectivité et d'égalité entre les sujets, on s'enferme dans un progressisme dévoyé qui nous laisse en proie à la perte de sens, précise celui qui se définit comme un «mécriste attaché au catholicisme».

«Ce que la grande culture ne sait plus offrir, de l'existential, du sens, la contre-culture de consommation n'en manque pas, et à petit prix», se lamente, à raison, Larose, en notant que «la défaite de l'Église catholique romaine n'a pas entraîné la victoire des Lumières, mais celle d'un paganisme primaire».

Critique radicale de la technophilie ambiante

— dont les partisans exaltent l'accès à la culture en ligne, mais «ne lisent pas» — de la pensée Google, dégénérée, qui n'éprouve pas de honte à proposer la pratique du tourisme thérapeutique en Sibérie à celui qui s'informe sur le goulag, des sciences de l'éducation prétendument scientifiques, qui ont renié leurs origines philosophiques et littéraires, et d'un enseignement de la littérature trop technique, qui néglige la plongée dans le «sens existentiel des œuvres», ces *Nouveaux essais de littérature appliquée* illustrent ce qu'on perd en s'abandonnant à un progressisme érigé sur le rejet du riche héritage culturel occidental.

Larose, c'est vrai, est conservateur. Il veut conserver l'élan de libération qu'a inventé, sans ordinateur, la tradition humaniste moderne. Nous aussi.

louisco@sympatico.ca

GOOGLE GOULAG  
NOUVEAUX ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE  
Jean Larose  
Boréal  
Montréal, 2015, 192 pages

### HISTOIRE

## Le désarroi si moderne de Papineau

Pour le tribun, la libération nationale supposait un panaméricanisme problématique

MICHEL LAPIERRE

En 1848, trois ans après son exil politique, Louis-Joseph Papineau, député au Canada-Uni, sous la nouvelle Constitution dont il dénonce l'iniquité, s'écrit dans un discours: «La dernière pulsation de mon cœur sera pour la patrie et la nationalité franco-canadienne!» Yvan Lamonde montre que le tribun déchiré pensera pourtant que le seul moyen d'échapper à l'emprise britannique est d'adhérer à un panaméricanisme au péril de la langue française.

L'historien a d'ailleurs donné la devise de Papineau, «Fais ce que dois, advienne que pourra», comme titre à son essai sur l'idée de nationalité chez celui-ci. Les mots se trouvent, précisément en 1848, dans une lettre du penseur politique à un autre grand intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle québécois, son ami François-Xavier Garneau.

Papineau reprochait à Londres d'avoir accordé, en décrétant en 1840 l'Union du Canada-Est (le Québec actuel) et du Canada-Ouest (l'Ontario d'aujourd'hui), le même nombre de députés à chacun au nouveau Parlement colonial, même si le premier était plus peuplé que le second. Comme l'explique si bien Lamonde, il protestait moins au nom du principe des nationalités qu'au nom de la démocratie.

### La cause des nationalités

Cependant, le recensement de 1851 révèle que la population du Canada-Ouest vient, grâce à l'immigration britannique, de dépasser celle du Canada-Est, confirmant que l'Union visait à minoriser la nation issue de la Nouvelle-France dans une colonie dominée par les Anglo-Saxons. La si-



BANQ QUÉBEC, FONDS J. E. LIVRINOIS LTÉE

Louis-Joseph Papineau, croqué par Livernois Photographe Québec vers 1860.

tuation rappelle aux progressistes l'éveil des nationalités qui, en 1848, à travers l'Europe, avait insufflé les revendications de tant de peuples sous le joug d'un empire.

Papineau ne peut être que de

ces progressistes inquiets. Lamonde le voit avec flair. Il souligne que, dès 1834, le tribun, déjà sensible au principe des nationalités, jugea que même la France s'était trompée dans sa façon de coloniser le Canada

«parce que c'étaient des Européens qui voulaient gouverner des Américains» en négligeant «cet axiome qu'une nation n'en peut gouverner une autre».

Le même principe s'applique aux Britanniques par rapport aux Canadiens conquis en 1759-1760, d'autant plus que «la première cause des nationalités», déclara Papineau en 1848, «c'est la langue maternelle». Qu'advierait-il du français si la vallée du Saint-Laurent, pour s'affranchir d'un colonialisme européen, celui de Londres, entrait dans une confédération des Amériques, projet inspiré du modèle républicain fourni, après 1776, par les États-Unis?

La survie de cette langue deviendrait problématique de l'aveu même de Papineau. Lamonde loue la terrible lucidité de l'anticolonialisme du penseur politique en rappelant qu'«émancipation n'est pas incantation», mais il aurait dû insister davantage sur l'utopisme du prophète déchiré entre le réel et le rêve, drame intérieur qui saisit encore le Québec d'aujourd'hui.

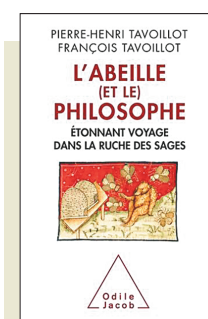
Collaborateur  
Le Devoir

FAIS CE QUE DOIS,  
ADVIENT QUE POURRA  
PAPINEAU ET L'IDÉE  
DE NATIONALITÉ  
Yvan Lamonde  
Lux  
Montréal, 2015, 244 pages

« Le voyage à Londres et à Paris de Papineau révèle chez lui une déception et un aveu de son admiration pour les États-Unis et leur culture démocratique »

Extrait de *Fais ce que dois, advienne que pourra*

### LA VITRINE

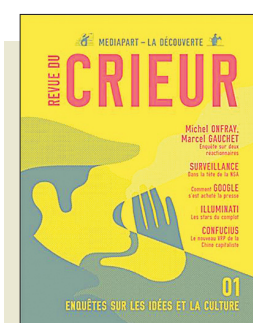


### PHILOSOPHIE

L'ABEILLE (ET LE) PHILOSOPHE  
ÉTONNANT VOYAGE  
DANS LA RUCHE DES SAGES  
Pierre-Henri et François Tavoillot  
Odile Jacob  
Paris, 2015, 304 pages

Symbole d'une vie en harmonie avec la nature, mais aussi «emblème de la fragilité du monde», l'abeille est «saturée de significations, débordante d'idées, en surcharge permanente de sens», comme le montrent avec brio Pierre-Henri Tavoillot, philosophe, et son frère François, apiculteur. L'abeille fascine toujours et a longtemps servi de modèle, que ce fut pour définir le comportement idéal, vertueux, ou encore pour voir dans l'organisation de la ruche le meilleur des régimes politiques. Identifiée à la monarchie, gouvernée par un roi, croyait-on, avant que l'on puisse démontrer hors de tout doute qu'il s'agissait d'une reine, on la dota également d'un esprit démocratique incarné par les ouvrières soucieuses du bien commun de leur colonie. Les encadrés scientifiques et extraits de textes réunis en fin de volume illustrent à merveille ce portrait de l'abeille philosophe que l'on suit, depuis l'Antiquité, tout au long des grandes périodes de l'histoire de la pensée en Occident. Une preuve, une de plus, qu'on ne pourrait se passer de ces petites et sages butineuses.

Renaud Lussier



### REVUE

REVUE DU CRIEUR  
N° 1, JUIN 2015  
Mediapart-La Découverte  
Issy-les-Moulineaux,  
2015, 160 pages

Création des éditions La Découverte et du journal numérique *Mediapart*, cette nouvelle revue haut de gamme entend pratiquer un journalisme d'idées, engagé à gauche, en publiant des enquêtes sur le monde culturel français et international. Dans ce numéro de lancement, ses journalistes tracent, notamment, des portraits dépréciatifs des intellectuels Marcel Gauchet et Michel Onfray, qualifiés de «réactionnaires», analysent le phénomène de la musique pop coréenne, la popularité des thèses de complot liées aux Illuminati et les stratégies de Google pour imposer son hégémonie médiatique. Etoffées et bien écrites, ces enquêtes, qui combinent faits et idées et ne craignent pas la controverse, ouvrent de riches pistes de réflexion.

Louis Cornéliier